

Jean-François Augoyard

La conduite de récit

« On oublie que le rapport du contenant à contenu emprunte sa clarté et son universalité apparentes à la nécessité où nous sommes d'ouvrir toujours devant nous l'espace, de refermer toujours derrière nous la durée. »

Henri Bergson¹

Manières d'habiter et conduite de récit

Depuis plusieurs décennies, curiosité intellectuelle légitime ou effet urgent des crises sociales rémanentes, on s'est beaucoup demandé comment nos contemporains pouvaient vivre dans un espace plus souvent donné à loger qu'à habiter. Exilés des paradis vernaculaires d'antan, les habitants et citadins sont réputés captifs des espaces urbains d'aujourd'hui à cause du réseau serré des fonctionnalités mais aussi parce que les formes construites obéissent à une rationalité à grande échelle. Il est vrai que, par cette médiation morphologique, les pratiques quotidiennes urbaines apparaissent livrées aux catégories de la conception architecturale et urbaine, elles-mêmes commandées par des impératifs généraux et des choix experts. L'espace urbain vécu est donc ainsi confronté à un espace d'abord conçu et pensé comme un contenant, réceptacle à venir d'un absent remarquable : l'habitant singulier.

La question de la donation de sens est centrale lorsqu'on se propose d'observer et d'étudier l'état actuel de l'homme dans son environnement construit. On peut la formuler de deux façons, la première étant de loin la plus usitée.

Première forme de la question : étant donné un espace conçu et construit, comment est-il vécu ? La plupart des recherches transfèrent ainsi dans leur méthode la théorie cachée sous le processus de conception de la ville et associent antécédence selon l'ordre de la production à référence selon l'ordre de la signification. L'espace conçu est détenteur d'un sens premier : un modèle d'habiter caché dans la proposition spatiale. Pour intéressante qu'elle puisse être, l'observation des écarts pratiques infligés au référent spatial par l'usage ne sort pas d'une thématique du contenant. Les entretiens entrepris sous cette hypothèse rencontreront d'ailleurs des habitants consentants, idéologiquement préparés par la mode proliférante des entretiens sur le vif, des récits de vie, des « micros

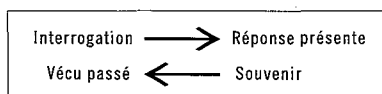
trottoirs » médiatiques, disposés enfin à court-circuiter l'anecdote, à faire au plus court, à livrer le contenu essentiel.

On trouve plus rarement la question posée dans l'autre sens : étant donné une vie quotidienne, qu'advient-il à l'espace conçu ? En suspendant toute hypothèse déterministe, il s'agirait alors de se demander si, face aux dispositifs et à l'appareil des configurations de la conception, il existe des actes, des manières de faire propres à l'habitat et à l'usager. L'observation anthropologique de la ville part alors des pratiques quotidiennes comme d'un référent premier. C'est l'hypothèse que nous proposons de creuser avec l'aide de la méthode ici présentée. Supposant à l'habitant une capacité d'innovation sémantique² propre, elle revient à se demander : comment l'habitant crée-t-il du sens par ses pratiques ? Comment, selon l'exemple que nous avons choisi, crée-t-il du sens en marchant ?

Ce sens émanant de l'expression habitante, est-il connaissable ? Familiers à l'ethnométhodologie, les modes directs (observation *in situ*, observation participante, vidéo etc.) contournent heureusement l'obstacle de la métaphore langagière que nous allons examiner ci-dessous mais ils n'accèdent au sens que par une analyse déductive. Peut-on connaître le sens des pratiques quotidiennes tout en respectant leur nature : (temps vécu, immédiateté, singularité) et sans se passer des précisions de l'expression langagière³ ?

Le paradigme de la conduite de récit

Quand on interroge des habitants sur leurs pratiques quotidiennes afin de recueillir leur expérience, on fait appel à la mémoire. Quel est le schéma sous-jacent ?



Il s'agit, conformément à une « psychologie des facultés » issue du XIX^e siècle, de faire appel à la réorganisation du souvenir. Il y a représentation de représentations à travers la parole présente. Cette reconstitution du passé dont on voudrait évaluer aussi précisément que possible la vérité et l'authenticité préforme un certain type de questionnement par lequel ce qui apparaîtra le plus fréquemment et le plus clairement sera le plus habituel. L'attitude de l'enquêteur est alors la suivante (en substance) : « Racontez-moi, maintenant, quels

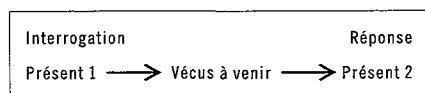
¹ BERGSON, H., *Matière et Mémoire : essai sur la relation du corps à l'esprit* [1897], Paris, Presses universitaires de France, 1982, p. 165.

² Sur cette notion comme sur les rapports entre temps et récit on fera une précieuse lecture propédeutique avec Paul RICŒUR : *La métaphore vive* (Paris, Le Seuil, 1975) et *Temps et récit* (Paris, Le Seuil), tome 1 (1983) et tome 3 (1985).

³ La technique de conduite de récit appliquée à l'observation des cheminements a été testée à plusieurs reprises. On en trouvera des exposés détaillés dans une série de travaux ; pour l'ensemble de la méthode : AUGOYARD, J.-F., *Le Pas*, Grenoble, Université de Grenoble III, Institut d'urbanisme (thèse d'études urbaines), 1976, multig. ; pour l'exposé des modes d'analyse : AUGOYARD, J.-F., *Pas à pas, Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Seuil, 1979 ; pour le développement d'une enquête comparative : AUGOYARD, J.-F., MEDAM, A., *Situations d'habitat et façons d'habiter : L'habiter et l'habitat dans quatre grands ensembles voisins*, Paris, École spéciale d'architecture / ministère de l'Équipement, 1976, multig.

sont vos pratiques quotidiennes ». Tout est subsumé déjà sous la bannière de la représentation : répétition et présentification, généralisation et factualisation légiférables. Le questionné fait preuve de bonne volonté, en général, et relatara ses trajets quotidiens en les synthétisant autant que possible. Il en résultera enfin une abstraction d'espace fréquenté. Une théorie psychologique tenace fait ainsi obstacle à une approche des pratiques quotidiennes vécues en situation concrète. Elle suppose que la mémoire vient toujours après le sentir et l'agir de tel moment vécu. Mémoire du passé.

Il est pourtant une autre manière d'envisager la mémoire. Que se passerait-il si, au lieu de considérer la référence au vécu, le souvenir et le récit comme des accessoires instrumentaux destinés au prétendu essentiel « recueil de contenu », l'interrogation était posée avant les vécus à venir et ne séparait pas le vivre du raconter ? N'y aurait-il pas comme une mémoire du futur ? Le schéma précédent se modifierait ainsi :



La réponse est différée dans le temps. Entre interrogation et réponse se déroule la série des vécus dont on tente l'approche. Artifice expérimental dira-t-on. Pourtant, les cas de réponse différée abondent dans la vie quotidienne bien plus fréquemment qu'on ne pense. Ils marquent même d'un signe capital la spécificité de la conduite humaine. Deux modes de réponse doivent être distingués. Dans les automatismes animaux et humains, à la sollicitation provenant du milieu, répond une conduite immédiatement adaptée. Quant à la conduite de réponse différée, elle est peut-être le fonctionnement le plus spécifique par lequel l'homme se distingue de l'animal. En tout cas, elle implique l'usage du langage et d'un savoir différer le mémorable à venir.

C'est l'analyse originale que proposa Pierre Janet, voici soixante ans, à travers une situation générique et emblématique⁴. Cet exemple de la sentinelle se décompose en trois moments progressifs. La mise en faction d'une sentinelle correspond à la délégation d'une présence du groupe qui veut se protéger. Chez les chamois, la sentinelle reste présente au troupeau : on peut la voir et l'entendre. Par contre, dans le cas de tribus, la sentinelle n'a pas nécessairement de présence sensorielle au groupe. En cas d'attaque, réprimant une réaction individuelle immédiate (qui est la première situation), elle doit retenir le perçu et venir en rendre compte par la parole (deuxième situation). Pierre Janet imagine une suite à cette histoire archétypique. Le chef peut commander : « Va dire à l'autre bout du camp ce que tu viens de raconter ». Il lui donne une commission. Cette troisième situation marque le début du transport d'un récit susceptible de reprises. Le déploiement de ces trois moments de l'exemple illustre complètement la nature de l'acte de mémorisation en situation, c'est-à-dire dans l'espace-temps d'un territoire et au sein d'une forme sociale incarnée. Ce paradigme, Janet le nomme : la conduite de récit.

⁴ JANET, P., *L'évolution de la mémoire et de la notion de temps*, Paris, Éditions Chabine, 1928.

L'effort tenté pour reprendre l'analyse de la mémoire à travers les conditions concrètes de sa constitution, c'est-à-dire comme une activité, permet de rompre avec les habitudes doctrinales que reproduisait une psychologie des « facultés mentales ». La décomposition de l'agir en segments analytiques donnés pour réels disjoint la perception d'avec le souvenir et d'avec la remémoration ; d'où ensuite d'énormes difficultés pour rétablir leur cohérence mutuelle. La mémoire ne peut plus être alors qu'un passé de la perception vécue autrefois. Mais, dans le présent, la mémoire est le demain du « vécu » actuel. Bergson avait déjà fait observer que le souvenir est constitué à même l'acte perceptif⁵.

Du point de vue de l'action présente, on n'a plus à demander comment la mémoire a pu s'adapter à l'organisation perceptive mais sous quel statut la mémoire est incluse dans la perception. La réponse à cette question exige un examen critique approfondi de la nature d'une perception contextualisée mais aussi des conditions psycholinguistiques et sociologiques sur lesquelles s'appuie la pratique convenue de l'entretien dans les sciences sociales. L'exposé développé de cet examen critique sort du cadre de ce chapitre⁶. En voici la substance très résumée.

Première thèse : le perceptible, c'est le mémorable (au sens premier et ordinaire). Si une perception devient consciente c'est qu'en elle l'intention d'une mémoire était présente. La situation exemplaire de la sentinelle montre bien que l'organisation qui rend possible cette insertion du mnésique au centre du perçu, c'est l'organisation du récit à faire aux autres, aux absents de la situation.

Deuxième thèse : le perçu organisé comme mémorable, c'est le narrable. Passé et futur, perception et mémoire sont en rapport, non plus de successivité, mais d'organisation commune sous l'instance de l'intention d'un récit communicable ultérieurement. Dans chaque présent, dès que la réponse motrice n'épuise pas l'adaptation au contexte, c'est une conduite de récit qui apparaît en tant qu'archétype de toute perception mémorable. Le recueil du récit des conduites quotidiennes doit tenir grand compte de la nature de la conduite de récit et viser l'acte de percevoir-retenir non pas en tant que signifiant secondaire d'un signifié plus profond mais bien en tant que vécu d'un présent, en tant qu'expression de soi. Pour l'observateur, il ne s'agit plus de faire une archéologie de la conduite, mais d'appréhender le mémorable comme ce qu'il était originellement : une intention de récit, une conduite tendue vers le racontable futur.

Troisième thèse : le mémorable et le narrable dépendent d'un devoir social. S'il y a conservation mnésique préconsciente, c'est bien toujours selon le mode d'une intention, même implicite, même non reconnue, d'avoir à raconter plus tard à quelqu'un⁷. Cette conséquence ne répond pas seulement à l'essence sociale du langage. Sans l'ordre — aussi intériorisé qu'il soit — d'un devoir se souvenir venant de l'autre ou de l'instance collective, ni mémoire

⁵ « Nous prétendons que la formation du souvenir n'est jamais postérieure à la perception ; elle en est contemporaine. Au fur et à mesure que la perception se crée, son souvenir se profile à ses côtés comme l'ombre à côté du corps ». BERGSON, H., *L'énergie spirituelle* [1919], Paris, Presses universitaires de France, 1982, p. 137.

⁶ On trouvera des éléments développés de cet examen dans notre thèse : *Le pas* (op. cit.).

⁷ « Robinson, dans son île, n'a pas besoin de faire un journal. S'il fait un journal c'est parce qu'il s'attend à retourner parmi les hommes ». JANET, P., op. cit., p. 219.

verbale ni conduite de récit n'ont de nécessité. Les analyses de Janet relayées plus tard par celles de Maurice Halbwachs font écho aux propos de Nietzsche sur l'obligation sociale⁸. Sans oubli, il n'y aurait place pour aucune perception, pour aucun présent. En même temps, le devoir se souvenir a une fonction anthropologique fondamentale : lutter contre l'oubli. Pourquoi devoir se souvenir ? Parce que sans mémoire il n'y a pas cette permanence de la distribution des responsabilités (figure nietzschéenne du débiteur contraint à répondre de...) qui, autour des jeux contingents de présences et d'absences individuelles, garantit la cohérence et la permanence d'un corps social. Le récit généalogique du débiteur contraint de se souvenir et la conduite archétypale de la sentinelle instituent un régime de la nécessité dans l'organisation mnémo-perceptive la plus courante. Au fond de toute restitution, il y a une situation d'impératif, de contrainte, de devoir-raconter par laquelle sera perçu attentivement ce qui devra être mémorisé et raconté⁹.

Première conséquence méthodologique : la présence de l'obligation sociale au cœur même de l'intention perceptive et mémorielle nous est extrêmement précieuse. Elle fonde la qualité d'emblée collective de ce que nous voulons recueillir et permet de tourner le problème classique de l'individualisme méthodologique qui cherche sur quoi fonder l'analyse sociologique d'entretiens individuels. Une enquête sur l'habitat qui interroge le souvenir généralisé de pratiques quotidiennes va construire ensuite son analyse en visant, sous le langage qui n'est alors qu'un filtre, un signifiant latent susceptible d'interprétation et déduit à partir de variables abstraites. La composante collective n'émerge qu'au prix d'une reconstruction supposant une hypothèse substantialiste et un saut méthodologique. En revanche, si le questionnement s'insère au niveau d'une mémoire protensionnelle et se fonde dans l'organisation de la conduite de récit, le vécu expressif relaté par quelqu'un est déjà fondé sur l'instance collective. La cohérence de l'explication d'un habiter l'espace construit n'a plus qu'à être appréhendée et analysée selon les modes diversifiés de sa manifestation. Qualitativement, le vécu raconté est déjà du collectif.

Deuxième conséquence méthodologique : il n'y aurait donc pas de relation métaphorique entre un vécu et son « expression » mais plutôt métonymie entre temps du récit discursif et moment de vécu. Si l'organisation de la perception dépend des impératifs du mémorable, la « conduite de récit » n'est pas un cas particulier. Elle est doublement paradigmatique : modèle de la constitution du temps vécu et modèle, non seulement de l'art de communiquer cultivé en toute société, mais aussi du « faire-savoir » le plus banal. Il y a un racontable au cœur de toute mémoire en situation. Le vécu se constitue déjà comme une expression. Pour cette raison structurelle, les vécus de l'habiter ne sont pas à prendre comme des faits. Leur sens n'est interprétable que pour l'observateur qui les appréhende d'emblée pour ce qu'ils sont en eux-mêmes : des expressions.

⁸ Cf. NIETZSCHE, F., *Généalogie de la morale* [1887], Paris, Flammarion, 1996.

⁹ Les fables fondatrices du messenger-sentinelle et du débiteur signifient que l'instance sociale modèle jusqu'à notre mode de percevoir. L'obligation qui en scelle l'efficacité connaît évidemment des formes et des dispositifs très variés allant des « objets à mémoire » décrits par l'ethnologie jusqu'aux apprentissages les plus individualisés et les plus médiatisés que nous connaissons aujourd'hui. L'histoire des civilisations montre comment se complexifient les relais de la mémoire du racontable en même temps que s'intériorise la contrainte du devoir se souvenir.

Le schéma d'entretien se modifie donc une dernière fois.

Interrogation	Réponse
	INTENTION DE RÉCIT
Présent 1	PERÇU MÉMORABLE
	Présent 2
	Vécus à venir / passé

Pourquoi les cheminements ?

Parce que l'habiter en tant que vécu n'existe pas abstraitement — il y a tel habiter tel espace —, parce que l'étude doit porter sur une des formes de l'espace donné à habiter plutôt que sur plusieurs dont on ne pourrait assez largement rendre compte, il faut choisir un mode d'être dans l'espace qui soit intermédiaire et global en même temps, qui soit une pratique mais, en même temps, donne sens à l'espace pratiqué. Il existe en ville un mode général d'habiter à la fois très quotidien et très dynamique : le cheminer.

Marcher, c'est mettre la ville en emploi du temps vécu. Aller ici ou là, revenir, changer brusquement de sentiment parce qu'une affiche me souriait, parce qu'un inconnu m'a bousculé, être absent à la rue parce que la tâche à venir m'absorbe ; tout cela n'est pas seulement dérouler le fil des pas d'un lieu à l'autre. S'il faut faire image, un trajet serait plutôt comme une jonchée d'événements souvent menus¹⁰, une distribution tout à fait discrète de présents discontinus advenant irrégulièrement. Disparité qualitative et apparemment hétéroclite que Georges Perec traduisait si bien dans ses inventaires déambulatoires, dans ses taxinomies existentielles qui mettent les « espèces d'espaces » en rapport de voisinage selon le temps. La quotidienneté qui va et vient donne à la ville, en tel moment, une certaine *allure* : sa manière d'apparaître. Elle la paysage au gré d'une logique de l'occurrence. Pour le marcheur urbain, la ville est tout ce qui arrive maintenant, tout le vécu de cette déambulation ; rien de moins, rien de plus.

Le temps de cheminer, c'est le temps de la promenade, de la « sortie », mais c'est aussi celui de l'empressement. L'interrogation du cheminer permet de ne pas reproduire les coupures entre genres d'activité auxquelles un certain mode de production nous a trop bien habitués. Le même trajet articule le laborieux, au vacant, le public au privé, le collectif à l'individuel. L'observation de la marche urbaine contraint à connecter les sociologies spécialisées (travail, habitat, loisirs...) campant sur leurs territoires méthodologiques. Les cheminements imposent un modèle explicatif ouvert qui donne une place centrale à une logique de contenu et à l'analyse modale sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Antidote de la représentation statique, l'acte déambulatoire saisit tout sur le mode de l'activité. Un trajet n'est pas que la succession stroboscopique d'une série de positions et de postures qu'un « modulator » abstrairait et figerait. Il est peut-être nécessaire, parce que rigoureux, de tracer une cartographie collective des investissements spatiaux. Ce ne serait que la « trace » du vécu de ce cheminer, le sillage des appropriations. L'étude des cheminements doit pouvoir

¹⁰ « Micro-événements », dit Abraham MOLES (dans *Labyrinthes du vécu : l'espace matières d'action*, Paris, Klincksieck, 1982) : « les micro-événements sont les fibres du tissu du spectacle de la rue », p. 148.

dire plus que cela et en particulier les liens entre la dynamique sensori-motrice et la dynamique sociale, thème qui, malgré les pistes ouvertes voici un siècle par Georg Simmel n'inspire pas encore suffisamment la pratique d'observation du sociologue urbain. Les pratiques d'espace présentent des *allures* typiques et variées, des manières d'aller et venir, à décrire non seulement par la vitesse et la posture, mais encore par les autres modalités qui impliquent l'être tout entier : intentionnalité présente, mémoire, expérience de l'espace quotidien, expérience affective, habitudes de sociabilité.

Enfin, parce que l'acte de cheminer est un intermédiaire, il prête à l'indifférence, au sentiment de banalité¹¹. Objet précieux dans l'optique de notre projet de recueil du vécu, il est à la fois senti et agi sur le mode d'une quotidienneté oublieuse que seule une interrogation contraignante peut réveiller. À ce titre, il convient particulièrement à la méthode d'approche dont nous avons développé les considérants théoriques¹². Les pas sont racontables parce qu'ils sont déjà une forme de narration.

Entre marcher et parler il existe des manières d'être équivalentes dont on peut trouver des modèles explicites dans certaines littératures traditionnelles. Ainsi ces récits de fiction chantée, les *Michiyuki-Bun* en vogue entre le XIII^e et le XVI^e siècle au Japon, dans lesquels voyage un narrateur qui mêle l'imaginaire à la géographie, le mouvement au rêve, la parole aux pas¹³. Ainsi va le quotidien. Sous l'apparente continuité topographique de nos trajets due à la contraction abstraite d'une représentation planimétrique, nous savons, d'expérience, que le lieu mémorable existe sur fond de non-lieu, que le possible et l'absent mitent sans arrêt la durée d'un parcours. Un lieu urbain n'est vécu qu'à partir du moment où sentiment, expression et paysage existent par un même mouvement déambulatoire qui les met en relation d'équivalence sous le signe du racontable. L'unité de temps est la scansion des pas réversible en la rythmique des mots.

La démarche d'enquête

Orientations pratiques

Notre recherche d'un fondement méthodologique à l'enquête sur le vécu et notre recherche d'un observable adapté auront pu paraître laborieux. Rien n'est en fait si difficile que ces redécouvertes du banal que ce retour à l'ingénuité, au sens philologique, c'est-à-dire à l'origine, à la source à partir de quoi nous pouvons appréhender un habiter quotidien.

La technique de récit est à retenir en raison de sa conaturalité avec toute mémoire d'habiter vécu. Quels sont alors les principes qui gouvernent la méthode d'enquête ?

¹¹ Sur la routine, on se référera aux travaux d'Yves Chalas.

¹² L'intérêt théorique d'utiliser l'observation des cheminements dans une sociologie compréhensive des pratiques urbaines a été amplement développé dans *Pas à pas* (op. cit.) ; cf. en particulier les chapitres 4, « Le corps de l'expression habitante », et 5, « Du fond imaginaire de l'expression habitante ».

¹³ PIGEOT, J., *Michiyuki-Bun : Poétique de l'itinéraire dans la littérature du Japon ancien*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1982.

1) L'interrogation d'un « comment » de l'habiter quotidien n'ayant de sens qu'à propos d'un vécu spécifié, localisé, l'appréhension de ces modalités ne peut se faire que par des *récits individuels*.

2) Pour approcher autant que possible la teneur du vécu, son ici et son maintenant, il faut limiter au maximum le charriage de représentations abstraites et de jugements de valeur que la coutume de plus en plus courante de l'interview tend à induire sinon à provoquer. On fait donc appel à une *mémoire agie et protensionnelle* qui favorise l'expression de la sensori-motricité la plus banale, elle-même recueillie dans le cadre d'une situation de récit non exempte d'une certaine contrainte.

3) La conduite de récit est reconnue et acceptée pour ce qu'elle est par nature : une *relation orale à caractère socialement contraignant*. Ce faisant, l'instance affective est réintroduite entre questionneur et questionné, contre l'hypothétique et illusoire position de l'observateur abstrait. Peut-être cette acceptation de l'affectif dans la narration du vécu garantit-elle — en tant que plus fidèle au climat originaire de la conduite de récit — une meilleure rigueur que la neutralité observante. Ainsi, cette méthode d'entretien est-elle « directive » absolument dans le sens où s'instaure un devoir-raconter. Mais aussi, non directive en ce que la seule obligation est de raconter ; on laisse apparaître à son gré et à son rythme le récit du vécu de l'habiter.

Protocole

Le cheminement prend du temps. L'acte de le raconter aussi. La conduite de récit ne peut être exploitée ni en une seule fois, ni sans contacts personnels préalables. Le protocole d'entretien connaît au moins trois moments, sans compter la phase méthodologique préparatoire au cours de laquelle l'enquêteur cultivera une connaissance approfondie et, évidemment, pédestre des lieux observés : topologie, composition sociale, rotation d'occupations et d'appropriations, représentations collectives à leur sujet.

— 1^{re} entrevue : entretien préparatoire avec l'intervenant éventuel

Le projet d'un devoir-raconter est nettement dévoilé, ainsi que la durée du travail demandé. On laisse l'intervenant très libre d'accepter ou de refuser, sans pression aucune. On lui demande d'avoir à observer les trajets qu'il fera durant une semaine ou dix jours. Il pourra écrire, dessiner, consigner ses souvenirs comme il voudra, l'essentiel est qu'il puisse raconter, rendre compte le plus précisément possible. Au cas où l'enquêteur travaille sur un espace délimité, doit-il y cantonner ses consignes d'observation ? L'aire de référence qui intéresse l'enquêteur ne correspondra jamais exactement à la géographie déambulatoire de l'habitant interrogé. Comment interrompre un récit sous prétexte que les pas conduisent en dehors du périmètre étudié ? Il sera possible, en revanche, de focaliser les relances dans cette direction.

— 2^e entrevue : 1^{er} entretien enregistré

L'intervenant commence à raconter ou donne ses notes. Le mode d'expression préféré est respecté. L'intervention de l'enquêteur est toujours une demande d'un surcroît de précisions, une relance qui suit le fil du récit de l'habitant. En fait, on trouvera souvent chez l'intervenant des silences qu'on aura soin de laisser être comme autant de signes de blocages ou d'épuisement du récit

sur telle pratique spatiale ou telle autre. Nous attribuons ces blocages à la sollicitation idéologique habituelle qui est pratiquée sur l'habitant à travers cette mode de l'entretien-rapt évoquée plus haut ¹⁴.

L'expérience a montré qu'en début d'entretien, l'habitant est très souvent déçu par ce qui lui est demandé. Le récit de la plate quotidienneté lui paraît sans intérêt. Bien plus utile lui paraît l'énonciation d'opinions et de jugements généraux sur le monde tel qu'il va, selon le modèle de l'interview des médias. Cette attente sera satisfaite dans la troisième phase d'entretien. En première phase, on doit insister sur la phénoménalité la plus immédiate à laquelle l'intervenant finit par prendre goût au bout d'une heure d'entretien en général. C'est une redécouverte du plaisir d'être écouté sur le presque rien qui trame le quotidien et de se remémorer les pratiques sensori-motrices.

On a noté en ce sens : l'acceptation de prolonger ce genre d'interrogation dans le second entretien, les remarques favorables faites à propos de la conduite d'entretien menée en première phase, les récits sans réticences des enfants plus sensibles à l'expression du circonstanciel, enfin, la relance spontanée de certains intervenants qui, au hasard d'une rencontre ultérieure, désirent apporter des précisions sur le récit de leurs trajets.

À la fin du premier entretien, l'intervenant est interrogé sur les événements qui ont pu marquer son existence dans le quartier ; interrogation faite, cette fois, au titre d'une « mémoire du passé ». L'introduction de l'événementiel marquant permet d'avoir un indice explicite du rapport du vécu à la collectivité concrète et historique ayant habité et habitant le quartier. En même temps, l'appel à des représentations plus abstraites et plus générales amorce le retour aux jugements de valeur sollicités lors du second entretien. Surtout, entre ces derniers et les récits de vécu, l'appréhension de l'événementiel favorise l'apparition du jeu dialectique qui rythme le temps de l'habiter entre l'habituel et l'imprévu, la routine et le nouveau.

En terminant le premier entretien, on demande à l'intervenant d'avoir à noter, pendant un période d'environ une semaine : 1) les événements nouveaux éventuels, 2) les éléments du vécu des cheminements qui auraient pu lui échapper et que le premier entretien a pu faire apparaître.

On intègre donc en ce sens un rapport pédagogique et l'effet de rétroaction que nous croyons produit par tout entretien, de quelque style qu'il soit. L'irruption d'un enquêteur chez quelqu'un ne doit jamais être tout à fait abstraite. C'est peut-être après coup que l'interviewé aurait plus de choses à dire. En témoignent plusieurs de nos entretiens où la discussion s'est prolongée après la conclusion décidée en commun.

— 3^e entrevue : deuxième entretien enregistré

Le premier moment de ce second entretien fait raconter les événements nouveaux intervenus et les éléments du vécu des cheminements découverts après le premier entretien.

En un second temps, l'entretien devient très « classique ». On injecte explicitement l'essentiel du programme des concepteurs du quartier pour en connaître le degré de perception et recueillir le jugement qui est fait sur ces intentions et les critiques apportées. Cette seconde phase axée sur

¹⁴ Cf. Les premiers paragraphes de ce chapitre.

les représentations a paru nécessaire à plusieurs titres. D'abord, parce qu'on ne peut pas mettre indéfiniment entre parenthèses les jugements de valeur et les conduites de transmission idéologique qui s'insinuent dans la vie quotidienne et les pratiques collectives. En ce sens, on reconnaîtra très volontiers l'effet de « récompense » vécu par l'intervenant qui peut énoncer : « ce qu'il a à dire à propos de ce quartier ». On voit ensuite apparaître le statut différentiel qui régit les rapports du représenté au vécu. Plus largement, on y lira le jeu dialectique inégal où l'on voit comment la dynamique agie de l'appropriation d'un espace est recouverte presque totalement par une rhétorique des représentations collectives dominantes. Quel degré de participation y a-t-il au « vécu » conçu par les créateurs du quartier ?

Enfin, cette sollicitation à dire les représentations qu'on a de la conception et du vécu collectif du quartier provoque assez souvent l'énoncé de prolongements de nature imaginaire. La lecture des entretiens montre que derrière un paravent de représentations claires et distinctes, apparaissent les rumeurs protéiformes, les désirs sans réponse, les projections fantasmatiques.

Le second entretien se termine par une invitation à parler du possible non réalisé dans le bâti et l'aménagé : ceci en vue de corroborer explicitement les traces de l'imaginaire relevées auparavant et de doser la part d'utopie éventuellement présente dans la vie quotidienne des intervenants.

Il a toujours été dit aux intervenants qu'ils avaient droit de regard et de correction sur leur expression.

Précautions

— Enregistrement et transcription.

Les entretiens sont obligatoirement enregistrés à l'aide d'un magnétophone. On a noté peu de réactions à ce sujet. On a toujours justifié la présence de l'appareil par le souci d'une meilleure fidélité à l'expression propre de l'intervenant.

Les entretiens enregistrés sont écrits aussitôt que possible, de manière à réduire au maximum l'écart métaphorique que la transcription inflige à l'oral. Pour ce faire, une série de signes phonétiques prennent place dans le texte écrit, visant à rappeler les articulations remarquables de la parole, ses intonations, ses silences et, quand la chose est possible, son climat. Il va de soi que toute l'expression recueillie est transcrite intégralement sans aucun « raccourci ».

Signes visant à mentionner les articulations et les indices conversationnels les plus frappants : [...] indique un arrêt de l'émission sonore, quoique l'intention d'expression puisse perdurer ; un arrêt de plus de deux secondes est noté (ex. : 5") ; (/) l'« interviewé » a coupé la parole à l'« intervieweur » ; (') indique un accent brusque sur une syllabe ; (<) indique une progression de l'intensité sonore sur un mot ou plus ; (>) indique une chute de l'intensité sonore ; (*très chaud*) mots soulignés où toutes les syllabes ont été accentuées ; si une forte intensité sonore s'y adjoint, les lettres sont écrites en majuscules ; (JA-MAIS) syllabes séparées nettement et martelées.

— Choix du nombre et de la qualité des intervenants habitants.

Le nombre des entretiens est commandé par l'ambition du traitement de l'information et la capacité logistique à opérer ce traitement. On

verra que l'information peut faire l'objet d'une, deux ou trois lectures selon les objectifs de l'enquête. D'après notre expérience nous pouvons indiquer qu'une recherche qui envisagerait de comparer quatre quartiers urbains selon les perspectives développées plus haut et tout en respectant un minimum de représentativité des catégorisations sociales (csp, sexe, âge) ne devrait guère dépasser une centaine d'entretiens si elle procède aux trois exploitations possibles et si elle occupe un temps plein de chercheur sur un an. Autre ratio suggéré : une vingtaine d'entretiens faits avec soin et en trois entrevues peu correspondre à trois cents pages de transcription à traiter.

Comment choisir la population d'enquête ? Ni « sujets », ni « interviewés », ce qui serait signifier une passivité qu'on refuse de leur prêter, les habitants sont sollicités comme participants à un travail sur leur vie quotidienne. Ils interviennent dans le processus d'explication des modes d'habiter un espace qui caractérise leur vécu quotidien. Le choix, épineux comme toujours dans une enquête qualitative, suivra deux logiques concurrentes, l'une visant à la représentativité, l'autre à la cohérence spatiale. On aura donc soin de varier le profil des intervenants en ayant chaque fois une C.S.P., un sexe ou un âge nettement différents tout en respectant la proportion des catégories les plus représentées dans le quartier. Par ailleurs, l'éclatement topologique d'un petit nombre d'entretiens convient mal au recueil de pratiques dont on cherche à comprendre la cohérence spatiale et sociologique. Deux partis sont également raisonnables : soit pratiquer dans un premier temps une dispersion régulière puis en fonction des indices recueillis choisir dans le territoire d'ensemble une ou deux « montées » ou unités d'habitations plus typiques que les autres, soit sélectionner d'emblée quelques lieux remarquables et contrastés, ceci à partir d'une bonne préconnaissance ou d'une approche rapide faite par un sondage ou par une enquête réputationnelle par exemple¹⁵.

Prendre les pas au mot : traces, figures, manières

Les récits de déambulation urbaine peuvent mériter une assez grande variété d'exploitations dont l'inspiration peut être, psychologique ou psychosociologique ou interactioniste ou urbanologique ou encore géographique. Nous suggérons trois traitements des récits de cheminement. Le premier est topologique. Il renseigne sur la qualité de l'occupation de tel environnement construit. Le second est d'ordre modal. Il dégage et compare des configurations spatio-temporelles composant une sorte de stylistique déambulatoire propre au lieu étudié. Le troisième saisit les cheminements comme des opérations signifiantes et, en particulier, comme des révélateurs de la question urbaine touchant au rapport entre espace conçu et espace vécu. Cette technique des trois lectures tient compte du rapport étroit et obligé que les habitants entretiennent avec le donné bâti et, en même temps, des modes selon lesquels ils le reconfigurent. En ce sens et par un changement progressif d'angle d'analyse, on va du plus spatialement donné au plus temporellement vécu.

¹⁵ Cf. AMPHOUX, P., « L'observation récurrente », *infra*, pp. 151-168.

Pour respecter l'esprit de cet ouvrage, nous nous bornerons à exposer l'essentiel des dispositifs d'analyse en laissant le lecteur libre d'en user selon les orientations et les ambitions de ses propres préoccupations. Une seule remarque s'impose : de la première à la troisième lecture, il existe une progressivité certaine. On peut s'en tenir à la première lecture mais il sera difficile, de sauter directement à la deuxième ou à la troisième lecture sans s'appuyer sur les précédentes.

Première lecture : traces de trajets

La première lecture transcrit de manière spatiale les cheminement racontés. Elle observe les procédures d'adaptation à l'espace donné. Les trajets sont dessinés par la technique qu'on voudra (analogique ou numérique) sur la base d'un fond de plan. Il ne s'agit donc que de repérer les configurations singulières telles que la métaphore du plan et du trait peut les présenter. Code de lecture le plus familier pour l'urbaniste, le tracé graphique a l'avantage d'être clair, tangible et universalisable. Ainsi visualisés, les cheminements retracés sont précisément repérables selon les formes et les dénominations de l'espace conçu où ils se déroulent effectivement tous les jours et auxquels les intervenants renvoient dans leurs récits.

La superposition des cartes de trajets permet de faire ressortir un certain nombre de phénomènes élémentaires tels que le relevé global des zones fréquentées et des zones évitées, la forme des trajets par rapport au point de domiciliation, les différences de trajet pour le même habitant et entre habitants différents, les variantes eu égard aux tracés prévus.

— 1^{re} tâche : transcrire et coder les trajets

— 2^e tâche : qualifier les parcours en confrontant l'abstraction du trait avec la singularité du récit

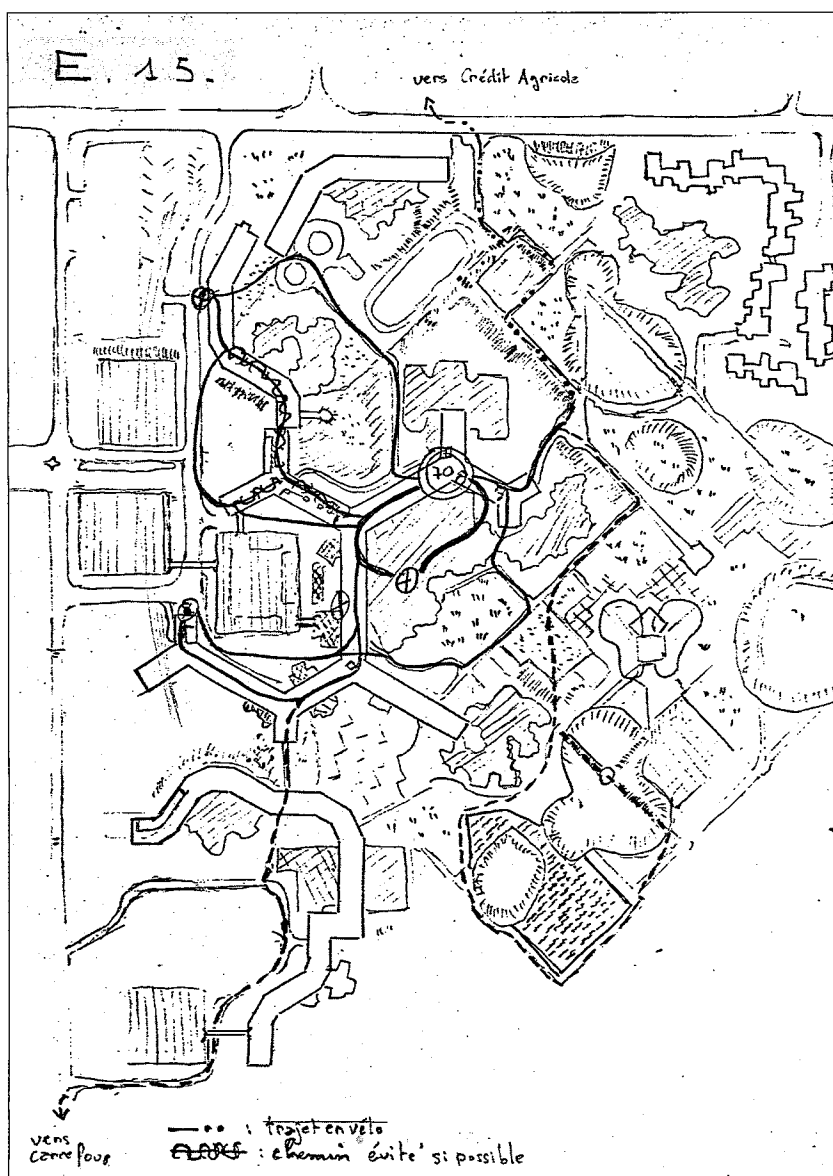
Dans la mesure où sont visées les pratiques de cheminement et non la stricte évaluation d'une fréquentation d'aires piétonnières, cette exposition nécessaire mais non suffisante risque de donner à ces transcriptions de trajets un aspect surexposé ou sous-exposé. Sur-exposition induite par l'apparence trop claire, trop homogène des graphismes continus et superposables de plan à plan où le détail des directions différentes, des variations, des intersections de sous-ensembles de trajets deviennent trop absents et indiscernables. Sous-exposition d'une autre point de vue, car dans l'opacité d'un espace représenté comme une totalité pleine, ce qui n'est plus qu'une lointaine trace de chemin ne laisse entrevoir ni la temporalité, ni la dynamique collective sur lesquelles se fondent les mouvements d'appropriation différentielle agis à chaque pas.

Plutôt que de la correction d'un cliché exposé incorrectement, il s'agit de produire plusieurs épreuves successives qui tentent de mieux approcher en diverses manières la réalité à cerner. Aussi, chaque compte rendu topographique se prolongera-t-il d'une série de commentaires portant sur la nature des investissements territoriaux. L'examen critique des comptes-rendus graphiques laisse apparaître la figure singulière des pratiques de cheminement observées. C'est une conduite du cheminer qui se manifeste ainsi peu à peu derrière la représentation inerte des trajets.

L'aspect minutieux et apparemment répétitif d'un tel examen comparant trajet dessiné et parcours raconté pourra décourager. Mais, outre

Exemple de codage graphique des trajets et exemple de trajet dessiné

- : emplacement du logement ;
- ⊗ : pôles d'attrait ou de ponctuation d'un trajet tels que les récits les accentuent ;
- - - : trajet effectué épisodiquement ;
- - - : trajet effectué en voiture ;
- - - : trajet effectué en vélo ;
- (-) (-) (-) : trajet effectué aux niveaux 0 ;
- ==== : limites de fréquentation ordinaire ;
- : limites territoriales extrêmes.



Exemple de trajet qualifié

PROFIL DE L'HABITANT

M.A.- 41 ans — origine italienne

— Employé

— Marié — 2 enfants

— Résidence précédente : Grenoble centre

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Le centre de la forme de cet investissement semi-radial s'organise autour d'un complexe circulaire qui encercle la zone marquée par deux pôles : Le domicile (70) et le travail (ces), et à partir de laquelle se ramifient, de manière plus linéaire, des trajets faits à pied ou à vélo (pôles : commerces, arrêts de bus, 40, 120, Carrefour, direction ville, le parc sud).

La fréquence des trajets apparaît approximativement dans l'épaisseur des traits du schéma ci-contre. Le trajet de travail se fait six fois par jour, les trajets vers les arrêts de bus au moins une fois par semaine.

LIMITES

Au nord et au sud : Les confins du quartier

À l'ouest : Les arrêts de bus

À l'est : La médiane nord-sud du parc.

EXCLUSIONS

La galerie proprement dite du 130 au 170 et du 20 au 10 ; la zone des silos ; l'évitement fréquent du 50 fait dévier le trajet fonctionnel par le contournement de l'épi ouest du 50.

NATURE DE L'INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Cet entretien E15 donne l'occasion de rencontrer le premier cas de travail masculin effectué sur le quartier. Le court chemin du 70 au ces, toutefois plus long par sa forme ordinaire (par le 60) que dans sa variante (traversée du ces) est tellement fréquenté que, contrairement aux autres trajets, rien de détaillé n'en sera dit dans le récit de cet habitant. Par contre ce trajet peut avoir plus de durée que l'on n'en supposerait, par l'obstacle répété et permanent des connaissances rencontrées ; ce qui tient lieu d'atmosphère.

DÉLIMITATIONS

Aussi, les différentes formes d'appropriation que vit cet intervenant tendent-elles à se regrouper en deux classes opposées et tranchées : appropriation collective et appropriation individuelle. Les espaces intermédiaires (ascenseur, coursive) sont rejetés du côté de l'extériorité collective. Le difficile jeu d'équilibre entre le travail et le domicile sur un même lieu d'habitat se résout ainsi pour cet intervenant. Toutefois il n'y a pas qu'un dedans et un dehors. Le quartier apparaît ainsi, dans les cheminements, comme un dedans de la ville qui serait un « dehors » indéfini. La dualité conceptuelle : dedans/dehors devient un schéma reproductible où les termes intermédiaires changent de nature. Concepts tout relatifs, le dedans et le dehors apparaissent comme de simples et momentanées métaphores d'une organisation du rapport à l'espace, que le suivi des cheminements quotidien développe concrètement.

l'intérêt d'éviter ainsi l'interprétation prématurée, cette patiente exposition de l'expression recueillie permet de trahir le moins possible la nature même des récits de cheminements quotidiens. N'est-il pas nécessaire, pour l'enquêteur, d'entrer dans le détail, de même que chaque habitant ne possède pas d'emblée une totalité territoriale mais la parcourt et l'investit peu à peu ?

— 3^e tâche : comparer les territoires cheminés

Les territoires tels que les traces de cheminements les dessinent sont susceptibles de diverses comparaisons. Les plus usuelles confronteront des pratiques déambulatoires entre individus ou, à l'échelle supérieure, des types d'organisations spatiales récurrentes entre différents terrains. Ce travail sera facilité par les comparaisons entre types stylistiques dégagées par le second traitement exposé plus loin. Toutefois, si l'on souhaite s'en tenir à l'analyse strictement spatiale la dernière tâche reviendra à dégager quelques descripteurs remarquables commandés par les objectifs de l'étude ou de la recherche suivie.

Ainsi, dans une recherche comparée incluant quatre terrains de plusieurs hectares chacun et sur la base d'une centaine d'entretiens sur conduite de récit, nous avons sélectionné quelques descripteurs remarquables appliqués en deux temps. A : Commentaire graphique de premier degré (ce que les tracés disent par eux-mêmes), avec A/A, formes d'occupation territoriale émergentes (formes des figures et types de tracés), A/B, polarités : pôles statiques principaux (nœuds, carrefours) et pôles d'attraction pour certains groupes sociaux ; A/C, organisation des limites : forme, degré de porosité, intersections ; A/D, exclusions factuelles (secteurs peu ou pas fréquentés). B : Commentaire sur la nature et la qualité des trajets, à partir d'une confrontation entre trajet dessiné et trajet raconté.

À partir des deux séries de comparaisons interindividuelles issues de la phase précédente, on fera une reprise critique des descripteurs A/A à A/C avec l'objectif de passer d'une lecture spatiale à une lecture fonctionnelle. Ainsi, la limite dessinée par un trait peu prendre des valeurs bien différentes : limite à transgresser *versus* horizon, limite permanente *versus* limite cyclique, limite réelle (sanctionnée par des réactions de défense) *versus* limite imaginaire.

Intérêt et limites

Cet aboutissement de l'étude des trajets qui montre comment un espace contenant se trouve rempli par un contenu de pratiques pourra répondre avec profit à une approche macroscopique de l'espace urbain. On obtiendra ainsi un bon cliché de l'usage piétonnier des espaces collectifs ou publics.

Toutefois, certains phénomènes essentiels de l'organisation territoriale connaissent une forme très réduite voire inexistante lorsque les cheminements sont représentés à travers leur seule trace spatiale. Ainsi les limites de nature alternative ou temporelle. Ainsi les modes d'appropriation et leurs réserves de possibles, soit l'appropriable. Ainsi, les formes d'intention du marcheur. Ainsi, l'inclusion collective qui accompagne la déambulation comme un ombre indissociable. Le plan, aussi commenté fut-il, reste une lointaine métaphore de l'activité habitante en elle-même.

Exemple de trajets comparés

Exemple de commentaire de trajets. (le quartier de Teisseire, grand ensemble des années cinquante)

Exposé graphique

La forme d'occupation territoriale dessinée par les trajets des habitants interrogés à Teisseire se présente comme un réseau à mailles notoirement régulières dont les lignes principales convergent sur le carrefour situé à l'ouest, entre les avenues Malherbe Paul Cocat et Teisseire.

Peu de formes circulaires ; plutôt le dessin d'un éventail. On remarque, de plus, que l'avenue Paul Cocat n'appelle pas une densité particulière de trajets. Dans l'ensemble, le trajet reliant le domicile au carrefour précité, suit une ligne droite.

Dans les polarités, un pôle essentiel est donc ce carrefour vers lequel semble converger l'ensemble du réseau de trajets relevés, pôle où se trouvent effectivement commerces et l'essentiel des équipements socio-culturels et médico-sociaux. Toutefois les pôles domiciliaires se donnent non seulement comme points de départ ou d'arrivée, mais encore sont soulignés par certains trajets qui s'attardent dans les abords du domicile ou consistent même simplement à aller dans un espace voisin sans qu'aucune implantation fonctionnelle (équipement) n'y soit située.

Les limites les plus soulignées par le tracé des trajets sont les bordures nord et sud-est du quartier (Avenue George de Montayer et Avenue Léon Jouhaux). La coupure intérieure dessinée par l'Avenue Paul Cocat découpe sans conteste deux zones d'occupation territoriale. Les habitants de la partie nord ne fréquentent guère la partie sud et réciproquement. Au seul niveau des tracés graphiques on peut noter que la partie nord étant elle-même subdivisée par une zone compacte constituée d'écoles, la partie proche du carrefour ouest semble pouvoir se cheminer plus facilement que le fragment nord-est qui exige un détour pour les habitants des autres secteurs.

Les exclusions remarquables graphiquement sont donc cette zone d'école toujours donnée à contourner (sauf lors de l'usage scolaire) et, à moindre titre, l'Avenue Teisseire à laquelle tous les trajets étudiés (même ceux des habitants qui en sont proches) semblent tourner le dos.

Deuxième lecture : figures de cheminement

Dans la seconde lecture, on vise moins l'espace cheminé que l'action déambulatoire. La marche en ville témoigne d'un style : manière d'habiter, manière d'être quotidiennement. L'analyse se penche donc particulièrement sur les procédures de l'écart, sur les pratiques qui utilisent l'espace construit sans en dépendre ou, le plus souvent, qui s'en jouent. Plus que la comparaison des traces, on comparera les façons de marcher. Les figures spatio-temporelles dessinées quotidiennement tissent pas à pas un territoire habité qui ne renvoie pas exclusivement à l'instance individuelle non plus qu'à la seule instance collective. L'analyse des récits de cheminement laisse plutôt apparaître un certain nombre de processus d'une rhétorique d'habiter qui dans un même mouvement déambulatoire articule espace et temps, individualité et collectivité.

— 1^{re} tâche : identifier les configurations déambulatrices

La marche construit dans le lieu des formes d'expressions spatio-temporelles. De quelles figures s'agit-il ? Présentes dans la parole, elles ne sont pas de simples extrapolations de ce qu'on appelle couramment des figures de langage ; elles ne seraient alors que la projection d'un discours sur une pratique spatiale arbitrairement métamorphosée. Non seulement les figures qu'écrivent les cheminements s'offrent à l'observation directe mais encore de nombreuses formes mixtes trouvées dans les entretiens indiquent la convergence du langage et du cheminer dans un même style.

Comment nommer la collection des configurations déambulatrices exprimées dans les récits ? Comme en toute analyse, sous peine de n'en jamais finir avec la description, il faut nécessairement user d'une dénomination ramassée des phénomènes observés et, autant que possible, utiliser les notions existantes. Le corpus des tropes et figures qui nous vient de l'Antiquité et connu de nombreux ajouts en particulier à la Renaissance avant de trouver une synthèse presque définitive entre les xvi^e et xviii^e siècles fut longtemps réservé à l'art du langage et de la parole¹⁶. Pourtant, au cours de ce siècle, l'idée d'une rhétorique générale étendue à toute forme d'expression humaine a fait son chemin, en particulier dans les champs de la psychanalyse, de la sémiologie et de l'herméneutique. Pour notre part, nous avons délibérément emprunté à ce savoir transversal, en usant de néologismes compréhensibles et définis lorsque le terme de la rhétorique du langage était trop spécialisé ou le sens trop approximatif. Ainsi, « paratopisme » indique plus clairement que tout autre terme la substitution par divergence d'un fragment d'itinéraire par un autre. Ainsi, moins ambigu que « périphrase » pour désigner un cheminement qui procède par variation contingente. Nous ne donnons qu'un tableau sommaire des principales figures de cheminement en renvoyant aux textes qui développent les définitions et les exemples¹⁷.

¹⁶ On trouve aisément en librairie les deux plus grands classiques de la rhétorique moderne : DU MARSAIS, *Traité des tropes* [1730], Paris, Nouveau Commerce, 1977 ; FONTANIER, P., *Les figures du discours* [1818], Paris, Flammarion, 1977.

¹⁷ Pour les définitions : AUGOYARD, J.-F., *Pas à pas* (op. cit.) chapitre 2. Pour les exemples : *ibid.*, chapitre 2 et AUGOYARD, J.-F., MÉDAM, A., op. cit., pp. 122-180.

Tableaux des figures les plus courantes

1 — FIGURES ÉLÉMENTAIRES

A) FIGURES D'ÉVITEMENT

PARATOPISE : substitution délibérée d'un cheminement possible par un autre

Variété, PARALIPSE : Écart de trajet, alliant crainte et fascination.

PÉRITOPISMES : périphrase déambulatoire qui procède par *variation*. Variétés :

- RACCOURCI fonctionnel ou expressif ;
- DIGRESSION où les variations peuvent finir par égarer ;
- CONTOURNEMENT d'un obstacle, en même temps valorisé.

B) FIGURES POLYSÉMIQUES

Un lieu donné peut se cheminer de plusieurs manières en même temps ou successivement.

BIFURCATION : Dans les cheminements, la bifurcation impose un choix entre un ordre de la vue et une conduite de la marche.

AMBIVALENCE : un même référent spatial qui environne le cheminement prend deux sens concurrents : l'un venant d'une reconnaissance perceptive, l'autre d'un ressentir confus mais pourtant actif.

POLYSEMIE DÉCALÉE : les divers sens possibles d'un lieu sont en rapport de disjonction non exclusive, la manifestation de l'un appelant simultanément la référence à l'autre.

MÉTATHÈSE DE QUALITÉ ou polysémie différée : le cheminement d'un même lieu peut changer de qualité sous la condition d'une modification de contexte selon le temps.

2) FIGURES DE COMBINAISON

Trajets entiers et complexes de cheminements.

A) FIGURES DE LA REDONDANCE

L'essentiel de l'activité cheminatoire se déroule sur le mode de la redondance.

RÉPÉTITION : redondance de combinaison avec variation d'infimes détails.

MÉTABOLE : Un ensemble spatial délimité se chemine à plaisir selon des combinaisons dont la variété semble indéfinie. (ABC, BCA, CBA...)

ANAPHORE : articule l'organisation spatio-temporelle du cheminer selon la convergence, le centrement. (bcA, deA... xyA). Chaque fois qu'un mode de cheminement s'organise autour d'un pôle localisé.

HYPERBOLE : « expression exagérée », figure amplificatrice de la redondance. L'habitant donne l'impression de surcharger le lieu cheminé.

B) FIGURES DE LA SYMÉTRIE

La notion de symétrie regroupe toutes les figures de combinaison qui procèdent par différence ; elles concernent essentiellement l'organisation des sens de cheminements.

SYMÉTRIE proprement dite : ordre selon la différence et la congruence qui préside à toutes les alternances de trajets, qu'il s'agisse de la manière d'emprunter les séries de bifurcations possibles ou de la polarisation à droite ou à gauche selon le sens de la marche.

DISSYMÉTRIE : se produit par accident. Quand après un aller vers un lieu, le retour prévu n'arrive pas à se faire et qu'un autre chemin est pris.

ASYMÉTRIE : en tant que figure de combinaison s'observe dans tous les cas où un cheminement est affecté dans son ensemble par des variations multiples et divergentes. Il est ainsi des cheminements dont on ne peut jamais prévoir le tracé exact.

3) FIGURES FONDAMENTALES

Deux meta-figures présentes dans tous les entretiens ont pour rôle d'articuler entre elles les figures élémentaires présentes dans une organisation d'ensemble.

SYNECDOQUE : processus concurrentiel par lequel plusieurs éléments étant confrontés une sélection choisit l'un d'eux comme pouvant investir en priorité le sens des autres éléments. La synecdoque tisse un double rapport : entre les sens concurrents, entre le critère de sélection et le contexte de l'expression à produire.

La *synecdoque par partialisation* est un mode universel d'organisation de la rhétorique des cheminements. Quand le partiel se donne pour le total, d'une part il s'exprime en termes descriptifs, d'autre part il tient lieu de totalité sous la forme d'un climat global et dans un rapport de symbolisation.

ASYNDÈTE : figure par laquelle on supprime les conjonctions, dans un discours. L'expression déambulatoire se fonde essentiellement sur la possibilité d'absence de connexions. L'asyndète est la condition de possibilité de la synecdoque. Un fond de discontinuité est présent dans tous les entretiens comme dans tous les cheminements.

Formes diverses :

— Les « blancs » : perte de mémoire, carence de récit et porosité de l'espace. On perd le nom du lieu ou l'on se perd. On remet à plus tard, dans le temps vécu, la découverte d'endroits dont on ne parle pas (points de suspension).

— Les « trous » longitudinaux : absence d'une droite ou d'une gauche où nous pouvons reconnaître désormais un effet stylistique de l'asyndète prolongée. — D'autres « absences » soulignent le poids des présents mémorables qui eux-mêmes démarquent l'absent, le non-vécu. Le climat affectif est un agent essentiel de la fréquence des asyndètes, de leur quantité et de leur durée. Le trajet vers le travail, par exemple, est facilement perméable à des absences importantes. Voir aussi les cas extrêmes de véritables « trajets-trous », expressions minimales de cheminements sans épaisseur, sans densité.

— 2^e tâche : repérer les invariants interindividuels dans une même unité d'habitation ou entre les styles communs de cheminer de plusieurs quartiers.

En chaque lieu observé, les façons de cheminer présentent un certain nombre de convergences interindividuelles qui permettent de construire des similitudes et identités opérantes soit selon les échelles spatiales allant de la « montée » au quartier, voire au type d'espace (il y a certains styles communs aux grands ensembles, aux centres villes), soit selon les échelles sociales allant de l'unité domestique au groupe, voire à la classe sociale (la façon de marcher fait partie des processus de « distinction »).

Ici encore, nous laissons le lecteur utiliser le matériau comme il l'entend. On peut, à tout le moins, caractériser toute collection de cheminements par le dosage entre asyndète et synecdoque qu'elle manifeste. Il peut être aussi très commode d'identifier par un nom de figure le style général de cheminement dans un quartier. Ainsi nous avons noté en comparant plusieurs grands ensembles de Grenoble proches les uns des autres, que le village olympique présentait à travers les cheminements une façon d'habiter très métabolique, en absence de toute asymétrie et avec une tendance à l'entropie, à l'usure, alors que le quartier Teisseire pratiquait la métabole avec, de même, peu d'asymétrie mais comme une variation de l'habitude et sous les modalités du contraste et de la tension. Tandis que l'Arlequin était vécu globalement sur le mode de l'anaphore avec deux polarités fortement articulées, logement / espaces collectifs, le quartier Malherbe montrait une absence totale d'anaphore et un style très redondant.

On peut faire encore une autre corrélation entre les unités sociales et spatiales étudiées en comparant l'importance respective de l'asyndète et de la synecdoque et surtout les modalités selon lesquelles elles existent. Certains nouveaux habitants de l'Arlequin venus pour « changer de vie » en 1972, pratiquaient l'asyndète et la synecdoque à l'extrême alors que les employés de l'entretien du quartier, interdits d'asyndète spatiale de par leur fonction, développaient fortement une modalité sociale de la synecdoque. Tout à côté, un quartier pavillonnaire où l'asyndète était très forte montrait une faible expression de la synecdoque à l'échelle du quartier, phénomène indicateur d'une image prégnante de la maison dans ville.

Troisième lecture : manières d'habiter

La déambulation quotidienne en dit beaucoup sur la ville et les pratiques urbaines mais elle a encore une autre vertu, celle de pouvoir s'exprimer sur elle-même. À travers cette signification immanente, elle est porteuse de valeurs propres qui ne correspondent pas nécessairement aux modèles d'usage sous-jacents aux projets d'architecture et d'urbanisme. Utile pour qui souhaite aborder les dysfonctions profondes du mode de production actuel de la ville, la troisième lecture vise le double dépassement du rapport de signification supposé par la seconde lecture. En deçà et au-delà du référent de l'espace construit, elle cherche à saisir le sens de l'expression déambulatoire au plus près de son surgissement quotidien.

En deçà du référent spatial intelligible, on peut interroger le corps de l'expression déambulatoire, c'est-à-dire le rapport entre les propriétés physiques de l'environnement construit et la sensori-motricité. Ce rapport vécu

dans l'immédiateté met en jeu l'ambiance du lieu, les anticipations, et les schèmes rythmiques. Au-delà, nous pouvons interroger l'origine du processus producteur d'asyndète et de synecdoque. Les configurations déambulatoires sont possibles à partir de deux conditions : une déréalisation de l'espace conçu et une effectuation globalisante de l'espace vécu qui est l'œuvre de l'imaginaire ordinaire. Ces deux analyses ultimes de la pratique des cheminements visent à éclairer les oppositions contemporaines entre l'ordre du construire-loger et celui du bâtir-habiter. Susceptibles d'alimenter une recherche théorique elles peuvent être utilisées partiellement dans le cas d'études de terrain, par exemple si les ambiances ont de l'importance ou si la composante imaginaire paraît particulièrement indicatrice. Pour un usage plus appliqué nous nous bornerons à mentionner une troisième lecture des récits de cheminement qui dégage un corps de règles éthologiques directement utiles au sociologue et aux spécialistes des sciences de l'espace construit, en renvoyant à nos publications pour plus de détail.

Tâche : évaluer le code d'habiter à travers les six opérations du processus d'appropriation

Dans la vie quotidienne, le substrat perceptible sur lequel le code des rapports collectifs se projette n'est autre que l'espace donné à habiter. En pratique, le premier rapport noué avec cet espace se fait sur le mode du « chez soi » et la rhétorique des cheminements est une forme majeure de manifestation d'une appropriation de l'habitable. Il s'agit d'une dynamique susceptible d'échecs comme de réussite et qui rencontre nécessairement d'autres mouvements soit la contrariant, soit semblables à elle, dont la signification est comprise, ou ressentie. Ce code qui organise les oppositions et les liens aux différentes échelles collectives suppose six processus qu'on peut faire émerger dans une lecture des cheminements tels qu'exprimés.

— *La dénomination des lieux* —. Exprimer en paroles comment un chemin s'est déroulé fait appel à une citation des lieux sous une forme identifiable par l'auditeur présent et, derrière lui, par tout récepteur virtuel correspondant au champ désigné par l'intentionnalité du locuteur : tout le monde ou les habitants du quartier ou les voisins ou les intimes... Il y a recherche d'une pertinence de la référenciation à un espace reconnaissable sous les énoncés d'un discours commun. Le mode d'appellation manifesté dans le récit correspond à une reproduction plus ou moins fidèle mais toujours insistante du rapport que les lieux entretiennent avec les noms à travers la pratique générale des cheminements dans le quartier. Les hésitations, les ratés dans les dénominations spatiales ne semblent pas des phénomènes purement formels et linguistiques en l'occurrence. Ils trahissent une certaine manière d'avoir vécu ces lieux d'où la collectivité n'est jamais absente.

Ces dénominations qui trahissent un vécu des cheminements non exempt de difficultés, d'errances, voire d'échecs dans le rapport permanent à l'instance collective, on peut les identifier par regroupements selon un ordre doublement réglé : les dénominations les plus communes sont celles qui mettent le moins en jeu tensions et différenciations. Plus les noms de lieux sont spécifiques, plus la collectivité à l'échelle du quartier s'atomise et plus les sous-groupes sociaux se distinguent les uns des autres.

Les procédés de dénomination les plus courants sont les suivants : la numérotation (« au 14 rue Général de Gaulle »), l'appellation fonctionnelle (à la Mairie, à la Crèche), l'appellation singularisée ou particularisée (« ma montée », « ce sentier »), les innommables (« là... je ne sais pas comment ça s'appelle »), les néologismes collectifs apparaissant de trois façons : soit par la fonction et l'association spatiale (la place du marché, la rue de l'Église), soit à partir d'actions ou d'événements, soit par un véritable baptême collectif marquant une appropriation (« la place rouge » à la Villeneuve de Grenoble).

À partir de lieux sans noms ou de nom inconnu, l'apposition d'un terme permet une appropriation remarquable de l'espace en même temps que la manifestation du processus d'identification du groupe social qui a le premier manipulé le rapport entre le langage et l'espace. Si certains néologismes collectifs se diffusent à l'échelle d'un quartier dont ils deviennent un élément d'identité, d'autres, plus restrictifs ou même jalousement réservés par ceux qui les emploient connotent fortement l'appartenance à tel groupe ou sous-groupe social. La définition de ces sous-groupes ou agrégats sociaux ne se donne pas seulement en termes de « catégories socioprofessionnelles » ; il s'agit plus concrètement d'une autodéfinition par laquelle l'agrégat se distingue en se reconnaissant une pratique sociospatiale propre.

— *L'apparence territoriale* —. Dans leurs récits, les habitants citent certains lieux qui, pour eux, ne changent pas de qualité sociale. Ces lieux seraient toujours bien délimités. On pourrait donc faire une carte synchronique des répartitions sociospatiales inscrites sur le quartier et voir se définir des territoires fixés et délimités, comme en géopolitique. Or, pour l'habitant qui dit ou suggère sa reconnaissance d'un tel type de territoire, le rapport à l'espace est toujours négatif. Si les limites lui semblent aussi précises, c'est qu'il les dessine par ses évitements. La permanence qu'il attribue à l'appropriation par les autres ne provient pas de sa pratique, mais de la représentation qu'il se fait des rapports à l'espace pratiqués par autrui.

Un système d'assignations territoriales se projette ainsi sur les espaces chemins. Dans le fait de ressentir une contre-appropriation, la délimitation et la supposition de permanence territoriale importent bien plus que l'identification précise de l'instance occupante. Des groupes apparemment bien cernés par une appellation ne correspondent pas nécessairement à une réalité effective ; ainsi le groupe dit « Maghrébin » n'apparaît tel que pour celui qui n'en fait pas partie ; ainsi les généralisations : « les enfants », « les jeunes ». Une fois le compte fait pour un habitant donné, des jeux d'enfants à respecter, des vélocipistes à esquiver, des joueurs de boules, des groupes discutant au milieu du chemin, des bandes d'adolescents à contourner, des crottes de chien à éviter, parfois même des connaissances à ignorer « faute de temps », la carte territoriale se referme dans un mouvement où toutes les oppositions remplissant l'espace composent une globalité dont seul est absent le regard qui l'a ainsi recomposée.

La définition territoriale permanente apparaît fictive quant au rapport physique que les occupants entretiennent avec le lieu. Elle n'a d'efficacité réelle que dans la mesure où elle permet la définition d'une appropriation momentanément impossible. Horizon d'appropriable ou d'inappropriable.

— *Les dynamiques territoriales* —. S'il est vrai que le procès de rigidification d'un territoire correspond au manque à bien reconnaître la

manière selon laquelle un groupe occupe cet espace, une appropriation positive existe dans la mesure où l'espace, plutôt qu'un puzzle de morceaux appropriés se découvre comme l'incorporation ayant permis et permettant l'appropriable. Elle ne s'évalue donc pas selon un repérage des territoires immuables et clos, ou selon un relevé des « propriétés », mais à partir de la nature du mouvement par lequel l'habitant chemine en se sentant à l'aise ou mal à l'aise, comme « chez lui » ou non, en compagnie de connivences collectives ou sur le mode de l'étrangeté, de l'extradition.

Ainsi, certaines figures de cheminement expriment particulièrement la tendance à maintenir l'appropriation : il s'agit de deux procès redondants (métabole et hyperbole), et de la symétrie. D'autres signalent la recherche d'appropriation, telle l'anaphore qui assiège, telle la digression qui cherche en divaguant, tels les paratopismes simples qui créent des chemins pour en éviter d'autres. La rencontre d'appropriations étrangères, ou contre-appropriations, provoquent facilement péritopismes et paratopismes. La synecdoque laisse enfin bien voir par quelle économie s'organise l'appropriation, à savoir : que les parties vécues tendent toujours à se donner pour la totalité représentée.

Saisie comme processus dynamique, l'appropriation bouscule les permanences spatiales. Selon les sens de marche, les territoires ni ne finissent, ni ne commencent au même endroit. On voit ainsi la domiciliation être découplée de l'espace du logement et subir ces expansions ou ces contractions bien exprimées dans les figures de la symétrie.

— *Les appropriations différenciantes* —. Les trois processus précédents manifestent l'existence de deux logiques, l'une commandée par l'inscription spatiale, l'autre commandée par le temps. Synchroniquement, l'état d'un ensemble d'habitat collectif se décrit comme une organisation d'appropriations connexes ou opposées par leur spécificité. Diachroniquement, les mouvements d'appropriation entrent en rapport dialectique, toute identification d'une autre appropriation produisant une différenciation, toute différenciation induisant la spécificité d'une appropriation par laquelle s'identifient ceux qui s'y retrouvent.

À suivre les chemins empruntés dans la vie quotidienne, on n'aperçoit jamais ce « système » territorial que la représentation d'ensemble recompose et dont elle nous donne un « état » jamais vécu. Par contre, l'écriture des cheminements exprime fort bien les côtoiements indifférents ou la rencontre désagréable d'oppositions et d'exclusions ou encore la recherche des lieux favorables et la persistance attardée à y reconnaître des identités collectives sur le mode de la connivence. Sous cet angle et selon le temps, c'est la contre-appropriation intervenant au travers du cheminement qui selon sa force, module la qualité de l'appropriation concurrente. Sur un ensemble spatial donné comme unité d'habitats, l'état de réciprocité dans lequel se situent toutes les appropriations possibles ne présente pas homogénéité. Comprenons-le à partir de deux formes extrêmes.

Certains lieux ne sont appropriables ni dans l'unité, ni dans l'opposition mais dans la *dispersion*. Ainsi, les lieux de gravitation dense favorisent ce mode de cheminer et d'habiter où individus et petits groupes se voient toujours à distance, l'évitement peut être concerté ; on peut aussi bien s'y croire seul et le procès de différenciation confine alors à l'individuation. Les conni-

vences sont fugaces, le temps d'une rencontre. On ne relève qu'un consensus sur l'occupation nécessaire et très temporaire de lieux appropriés selon un usage macro-collectif.

Les plus fortes contre-appropriations se manifestent à travers d'importantes synecdoques. Il y a toujours en ce cas une *particularisation de l'espace* plutôt qu'une partition qui ne fait que traduire occasionnellement la première. Ainsi, les évitements élémentaires tendent à prendre une signification globale qui qualifie l'ensemble du cheminement en cours (« On a vraiment l'impression de changer de quartier ». « On n'est plus chez soi. »). La rhétorique des cheminements procède avec autant d'excès dans ses signifiants que dans ses signifiés. Ainsi, les mouvements d'appropriation s'expriment par une atténuation des différenciations ou, tout au contraire par leur amplification.

Les cheminements sont porteurs de forces d'appropriation toujours occupées à produire leur identité propre en même temps, et par cela même quelles secrètent le jeu de leurs oppositions et différenciations. On peut donc dire que la qualité de l'appropriation s'évalue à la force des contre-appropriations concurrentes.

— *L'événement différenciateur* —. Qualifiées par les assignations spatiales, les appropriations le sont encore par un marquage temporel auquel elles se réfèrent souvent. On trouve ainsi à travers les récits de cheminements une concomitance entre la force notoire d'une appropriation et la mémoire d'un événement. Les appropriations persistent d'autant plus que la force irruptive de l'événement a été impressionnante.

Pour chaque quartier, on recherchera quels sont les événements les plus cités par les habitants comme ayant eu des répercussions collectives. L'événementiel est différenciateur à trois titres. Il met chaque fois en jeu une différence par tension entre, d'un côté, des manières d'homogénéiser le temps, de répéter l'espace par habitude et, d'un autre côté, des manières de bousculer la répétition spatiale et la chronométrie par la valorisation de moments irruptifs, par le mémoire du « une fois ». Il différencie ensuite par synecdoque des fragments spatiaux rendus singuliers et qui ne seront jamais ou pendant longtemps, autre chose que le lieu tout d'un coup marqué. La troisième différence est l'effet collectif des deux premières. Selon la force d'impression et la nature de l'interprétation de l'événement, des groupes d'habitants se différencient des autres par une identification dans le mémorable : ils ont des manières semblables de façonner l'événement.

— *L'appropriation par non-lieu* —. Après la recherche des effets du temps et de la mémoire qui viennent dynamiser la simultanéité et les déterminants purement spatiaux on pourra utiliser un dernier descripteur des manières d'habiter à travers les cheminements. Présente dans les processus d'amplification, d'anticipation et de synecdoque, cette force de déréalisation, de mise en non-lieu, est particulièrement repérable dans des figures telles que la métathèse de qualité, l'hyperbole, la polysémie décalée, l'anaphore et la paralipse.

Cette instance de nature imaginaire se décèle d'abord dans la rumeur portée par une représentation collective le plus souvent inquiétante. L'espace entier, dissolvant toute limite, devient ainsi « peureux » à certaines heures. De façon moins exceptionnelle, certains espaces vécus selon une modalité imprégnée d'imaginaire perdent leur nature de « lieu » repéré comme partie

d'une totalité conçue. Les repères spatio-géométriques sont déconstruits. et reconfigurés à partir d'une vision singulière, d'un bruit, d'une odeur : indices du recherché ou du redouté. Le climat affectif se substitue alors à la localisation proprement dite.

Quelques exemples l'illustreront. Le cheminement hyperbolique rêve le lieu plutôt qu'il n'en effectue le trajet. Dans l'anaphore et la paralipse, le surcroît de force attractive projeté dans le lieu devenu fascinant vient aider la persistance à imaginer le possible par quoi les pas arrivent mal à se détourner. Enfin, rien sinon la présence sous-jacente de la composante imaginaire dans les manières d'habiter ne peut expliquer l'efficacité des deux figures fondamentales d'asyndète et de synecdoque qui sont les premiers opérateurs de ce qu'il faut bien appeler une *déréalisation* de l'espace conçu. L'essence de la vie collective en milieu urbain tiendrait donc à cette constante tension entre la spatialité construite livrée à l'usage et la déconstruction / reconstruction rhétorique de cet espace faite au profit de l'expression de styles d'habiter. Le non-lieu comme avatar du construit inhabitable ou comme horizon d'un espace désiré est en ce sens l'indice le plus fondamental de la dynamique d'un code d'appropriation localisé. Il est aussi le signe de ce que les manières d'habiter gardent d'inaliénable.

En somme, dans la rhétorique des cheminements comprise comme expression des pratiques d'habiter, le corps des signifiés travaille deux fois. Par la dénotation, il met à jour une structure d'appropriation. Il montre à travers les mots comment les pas configurent à leur façon l'espace qu'on leur proposait. Par la connotation, le signifié renvoie encore à autre chose : il indique la structuration elle-même, le mouvement de mise en code, d'insistance dans le code, ou de déconstruction du code, selon le cas. Toute occupée à façonner l'espace habitable, l'expression déambulatoire donne à percevoir en même temps sa nature et ses pouvoirs propres. Elle se raconte elle-même. C'est en ce double sens que nous proposons de prendre les pas au mot.